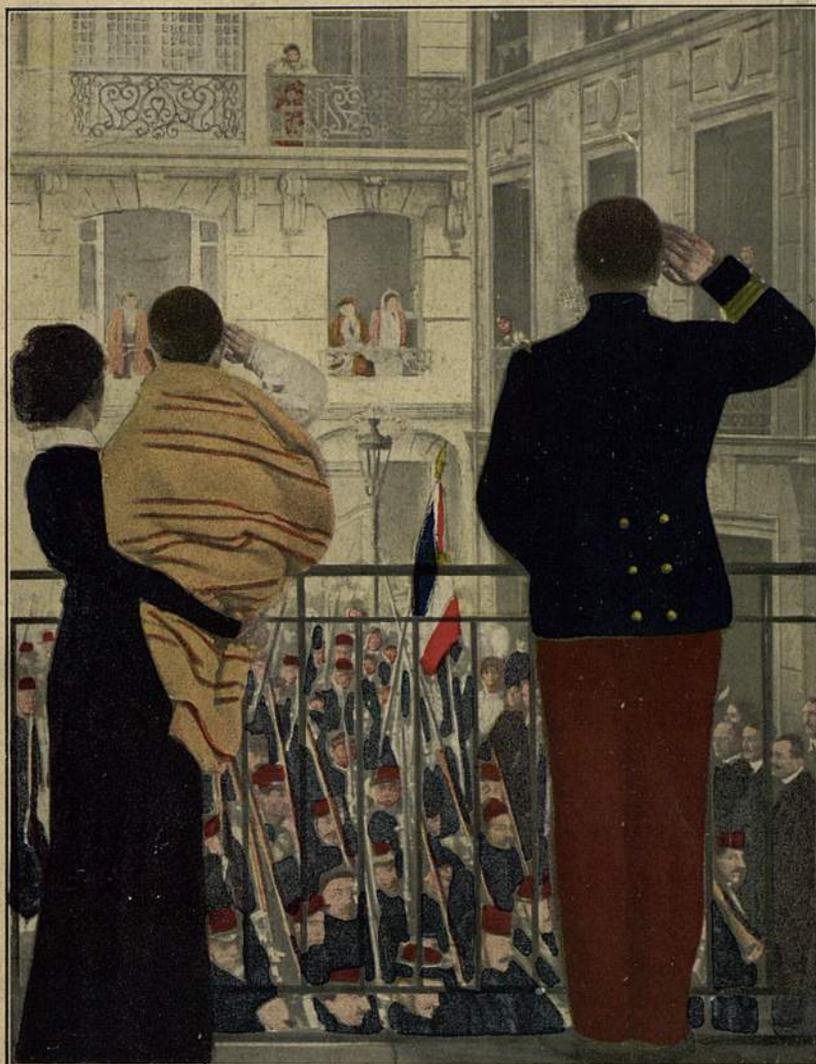


*penet*

# GAUMONT-PALACE

Les Grands Films Artistiques Gaumont



## LA VOIX DE LA PATRIE

Cinémadrame Patriotique

Cette Notice, délivrée gratuitement avec le Programme, ne peut être vendue

# HOTEL CONTINENTAL

3, RUE CASTIGLIONE, 3

PARIS



LE RESTAURANT

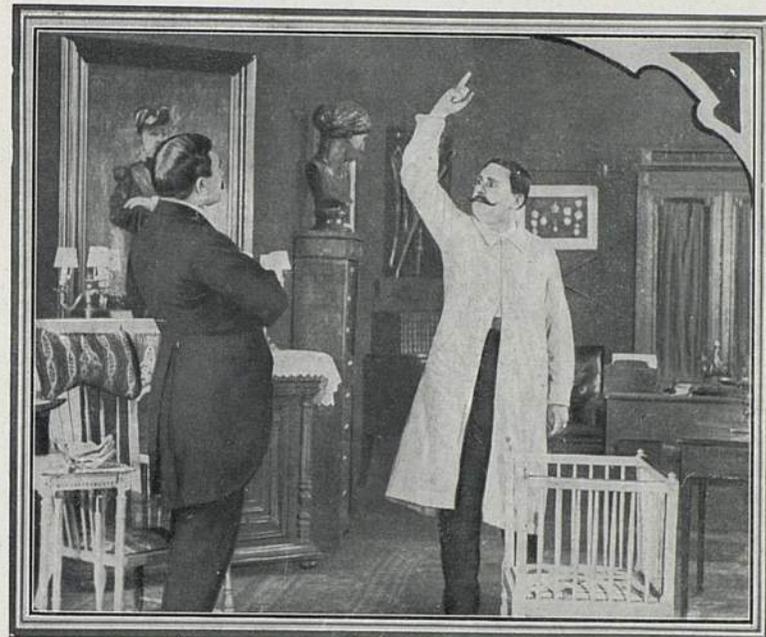
**FÊTES - BALS - NOCES - BANQUETS**

Déjeuners ou Dîners de Noces depuis 15 Francs



# GAUMONT-PALACE

Les Grands Films Artistiques Gaumont



# LA VOIX DE LA PATRIE

Cinémadrame patriotique



M. LÉONCE PERRET  
DANS LE RÔLE DU  
CAPITAINE PAUL D'AIRVAULT

**DISTRIBUTION**

Mme Jane MARIE-LAURENT  
dans le rôle de Mme d'Airvault

Jean d'Airvault.. . . . MM. G. SÉVERIN  
Otto Leepmann . . . . . LEUBAS  
Maurice d'Airvault.. . . . Petit BARTHOMEUF

et

M. Léonce PERRET  
dans le rôle du Capitaine Paul d'Airvault

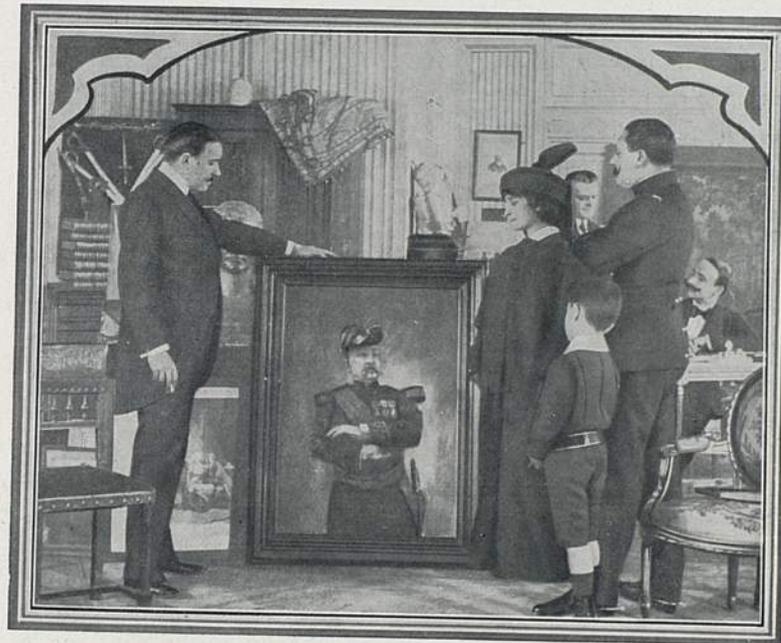


**LA VOIX DE LA PATRIE**

I

**LE SOLDAT**

Paul et Jean sont les fils du général d'Airvault qui vient de mourir; et les deux frères, si dissemblables d'idées et d'aspirations, se retrouvent après l'enterrement pompeux au chevet de



celui qui vient de disparaître, pour la liquidation du maigre héritage.

Si dissemblables d'idées et d'aspirations, avons-nous dit, oui, les deux frères le sont, comme si les liens du sang n'existaient pas entre eux :

Jean est un homme d'affaires heureux.

Paul est un officier pauvre, mais d'une grande valeur, attaché au service technique des poudres et salpêtres.

Si le premier ne rêve qu'à la fortune et aux jouissances qu'elle procure, le second ne rêve qu'au devoir strict qu'il a consenti et pour l'accomplissement duquel il vit entre sa femme et son jeune enfant, sur lesquels se reposent tous les sentiments affectueux de son cœur.

Les deux frères, en revenant à la maison mortuaire, se sont équitablement partagé ce qui leur revenait ; mais Paul tenait, avant tout, à garder le portrait en grande tenue et le tableau des décorations de celui qui fut son amour le plus fervent et son guide le plus sûr dans le chemin qu'il a voulu adopter ; mais la méthode suivie pour le partage fait que le portrait du général échoit à Jean et Paul n'en peut cacher sa douleur.

Paul a gardé, au fond de son cœur, le culte de l'armée et du drapeau. Le départ de l'image de celui qui a été pour lui le symbole vivant de ces deux symboles est un chagrin ; mais il n'en montre rien, tout d'abord. Ce n'est que quand la chose est définitive que sa déception éclate.

Un geste un peu brutal de soldat lui échappe.

Cependant, son frère l'a remarqué, ce geste, et lui qui n'a pas l'âme d'un soldat, qui n'a pas de sensibilité pour les souvenirs anciens, est frappé par l'attitude de Paul. Il comprend qu'il va commettre une petite action en prenant ce portrait et, d'un geste indifférent plutôt que foncièrement généreux, il l'offre à son frère.

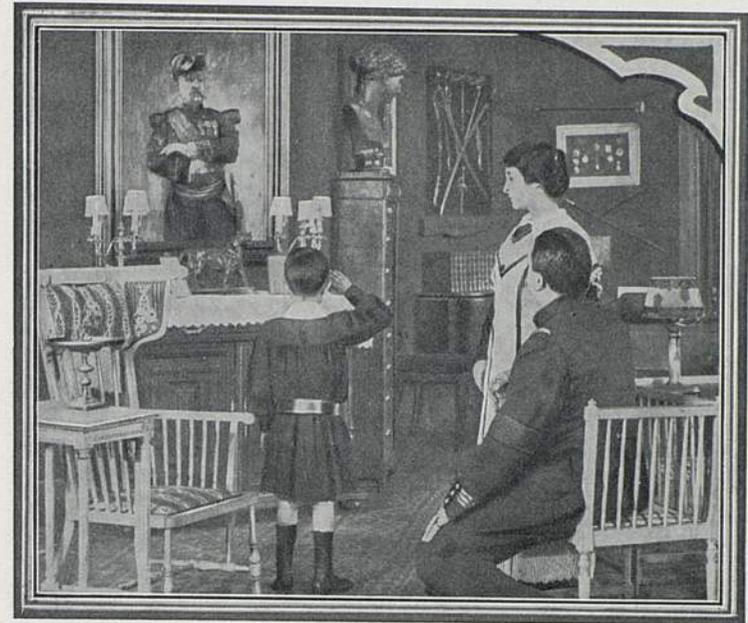
— C'est à toi, l'homme des traditions, plutôt qu'à moi que ce portrait appartient, je te prie de le prendre.

Paul éprouve à cette cession bénévole un élan qui lui fait prendre les deux mains de son frère. Paul y met toute sa reconnaissance, Jean n'y voit qu'un geste.

Paul à ce don auquel il ne s'attendait pas éprouve une joie profonde et dont l'essence même peut surprendre. Il lui semble qu'en ramenant chez lui le portrait de celui qui lui enseigne le devoir, il a ramené, sous son toit, le dieu qui l'empêchera pour toujours de s'écarter du droit chemin.

Son premier soin est, devant sa femme et son jeune enfant, de mettre à sa place d'honneur, au-dessus de la cheminée du salon, l'image de celui qu'il considère comme un héros.

L'enfant a regardé son père occupé à ce pieux devoir, et



admire avec toute la naïveté de son âge ce beau vieillard charmé de décorations.

Paul attire son fils entre ses genoux et lui montrant l'image de celui qui n'est plus :

— Le portrait de ton grand-père personnifie la bravoure et l'honnêteté. Suis, comme moi, son exemple.

Et l'enfant devenu presque grave fait le salut militaire à l'image de son grand-père qui sourit dans son cadre.



II

## L'ARGENT

Chez Jean d'Airvault, les choses vont autrement. Ce n'est pas le simple et modeste appartement; c'est l'hôtel, au grand hall encombré de bibelots d'art et de meubles splendides; c'est la grande salle à manger où le Tout-Paris financier et politique



est venu s'asseoir. C'est le grand luxe, et si la femme de l'officier porte des robes de cent francs, la femme du financier heureux en porte de vingt-cinq et trente louis.

Chez Paul, c'est le devoir austère; c'est la une situation honorable mais modeste.

Chez Jean, c'est la fête et la vie heureuse, menée à grands

coups d'affaires dont le succès ne s'est jamais démenti et dont la chance semble être le seul élément.

Ce n'est pas la seule chance qui favorise les spéculations de Jean d'Airvault.

Il a dans ses relations un certain Otto Leepmann, se disant banquier à Leipzig, qui, de loin ou de près, le renseigne admirablement sur les coups à tenter.

C'est ainsi que le banquier, basant son jeu sur la politique extérieure, joue presque à coup sûr, et qu'aucune surprise de bourse ne le prend au dépourvu.



Pendant ce temps, Paul continue ses travaux. Seul dans une pièce de son appartement qu'il a transformée en laboratoire, il termine ses études sur les propriétés d'une poudre nouvelle dont il est l'inventeur.

Ces travaux ont été non seulement difficiles, mais onéreux. Paul n'a que sa solde pour soutenir les siens et sauvegarder le respect du rang qu'il occupe. Tous les produits ont été achetés à crédit, tous les appareils dont il a eu besoin l'ont été aussi, mais l'officier est satisfait. Les résultats obtenus dépassent ses espérances et c'est le cœur gonflé d'une joie profonde que le

capitaine envoie à la commission technique du ministère de la guerre, l'ensemble et les détails de sa découverte, et c'est avec orgueil que, quelques jours après, il montre à sa femme chérie cette nouvelle que publient les journaux :

NOUVELLES SCIENTIFIQUES

### Révolution dans la balistique

Le capitaine du génie Paul d'Airvault a inventé une poudre d'une puissance extraordinaire qu'il désigne sous le nom de poudre C.



III

## L'ESPION

Otto Leepmann était à Paris, ne quittant plus Jean d'Airvault et lui envoyant tous les jours, quand il ne le voyait pas, des renseignements de la dernière heure, avant l'ouverture de la Bourse. C'est ainsi qu'il venait de lui télégraphier l'étrange document suivant :

**8129 42-06 740-97 716-81 67-62 22- 27- 29-  
Otto Leepmann.**

Jean, au reçu de cette dépêche, n'eut aucun mal à la traduire :

**Grave incident frontière; prenez immédiatement position baisse.**

**Otto Leepmann.**

La nouvelle est bonne. Elle va lui permettre un de ces coups de Bourse qui enrichissent un homme en ruinant plusieurs autres; mais il n'a garde de s'arrêter à de pareilles considérations sentimentales. Il prend congé de sa femme, tout joyeux, et va obéir aux conseils d'Otto Leepmann.

Celui-ci, éprouvant sans doute le besoin d'expliquer sa conduite à des supérieurs mystérieux ou répondant à des questions qu'on avait le droit de lui poser et auxquelles il n'avait, lui, pas le droit de se soustraire, écrivait :

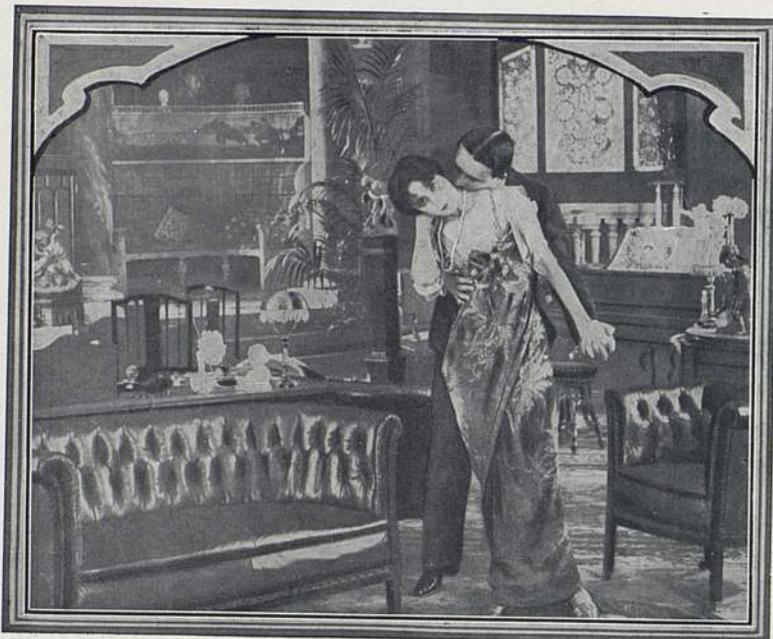
*Voici pourquoi je fais spéculer, heureusement, Jean d'Airvault : par son frère Paul, capitaine du génie, attaché au laboratoire de l'armée, nous pourrions peut-être surprendre les secrets de...*

Le lendemain, Otto se rendait chez Jean, moins pour savoir ce qu'avaient été les spéculations de la veille que pour amener Jean à parler de son frère.

En effet, après les premiers instants d'entretien, Otto entra dans le vif.

— J'ai appris, avec plaisir pour vous, que votre frère le capitaine vient de faire une découverte intéressante.

— La poudre C... Oui, il y a cinq ans qu'il la cherchait et



je suis très heureux de ce résultat. Le pauvre garçon va enfin connaître un peu de bien-être...

— Il pourrait connaître mieux !... Croyez-vous, ajoute Otto, en allant au fait, que votre frère changerait ses modestes galons de capitaine pour la présidence d'une Société industrielle colossale ?

— Lui ! Je suis sûr du contraire. C'est une âme de fer qui ne sacrifiera rien à son devoir et pour qui l'armée est la seule grande famille.

— C'est dommage, il y aurait là plusieurs millions à gagner.

Ce jour-là, Otto ne poussa pas plus avant ses questions et ses offres...

Paul, toujours plein d'espérances, travaillait dans son cabinet, lorsque deux légers coups frappés à la porte lui firent lever la tête.

C'était sa femme qui, souriante, les deux mains derrière le dos, se tenait sur le seuil. Elle avança, une flamme de joie dans les yeux, et, câline, tendit son front à son mari.



— J'apporte, dit-elle, une grosse nouvelle. Embrassez la messagère.

Et son baiser reçu, elle tendit au capitaine une lettre qui fit bondir le cœur de ce dernier, car sur le coin gauche de l'enveloppe il venait de lire :

MINISTÈRE DE LA GUERRE

CABINET DU MINISTRE

Ses mains tremblaient, mais il parvint à ouvrir cette enveloppe.

MINISTÈRE DE LA GUERRE  
—  
CABINET DU MINISTRE  
—

*Mon Capitaine,*

*Le Comité technique des poudres, malgré  
tout l'intérêt qui s'attache à votre découverte,  
n'a pas cru devoir en proposer l'adoption...*

Paul ne lit pas plus avant; il sait que la lettre se termine par une formule de politesse.



C'est l'effondrement! L'affreuse réalité décevante, après tant d'espérances caressées! Le désespoir de l'officier est morne et profond. Sa femme seule en comprend toute l'étendue et, pour en atténuer l'amertume, elle noue ses bras autour du cou de son mari en murmurant des paroles d'encouragement et de tendresse.

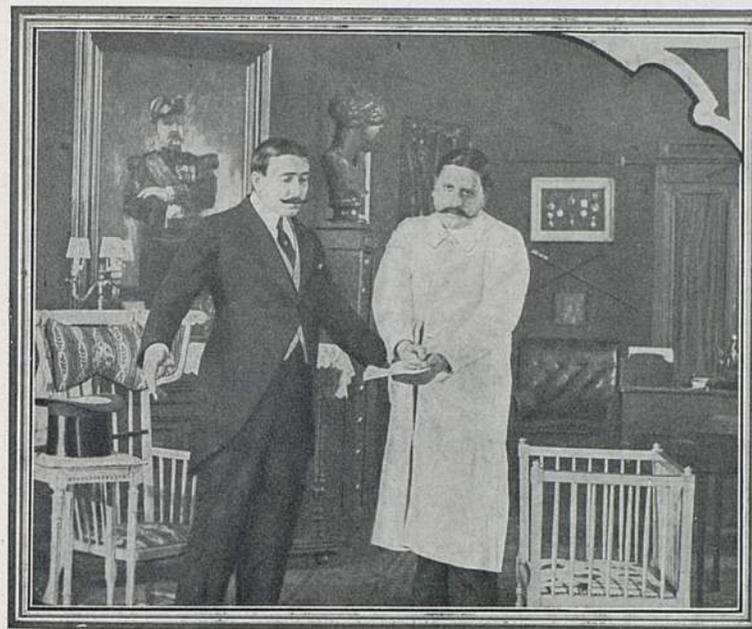
Resté seul, Paul s'écroule. Son chagrin est immense. Le rejet pur et simple de sa découverte anéantit d'un coup ces cinq

années d'un labeur pour lequel il a tout sacrifié. Il se retourne vers le portrait de celui dont il a juré de suivre l'exemple et, silencieusement, en lui-même, l'interroge...

L'image reste éloquente. Paul se ressaisit.

Les conséquences directes ou indirectes de l'officiel refus allaient se faire sentir quelques jours après.

Jean se présentait chez son frère, auquel il fait de temps à autre de courtes visites; mais cette fois, celle-là avait un but et



Otto Leepmann n'était pas étranger à la démarche que le frère venait faire auprès du frère.

Jean, très adroitement, feignit d'ignorer l'échec subi par son frère et amena discrètement la conversation sur la poudre C.

Paul ne cacha rien à son frère, il lui montra la lettre du Ministère de la Guerre.

Jean reste un instant pensif.

Je comprends, mon pauvre ami, ta déception et ton juste courroux: mais si de cette découverte méconnue je t'offrais un million? Pourquoi refuser d'exploiter une formule qu'on

dédaigne ; Pourquoi refuser, hésiter devant la fortune qui s'offre à toi et aux tiens ? Pourquoi ?

— Pourquoi ? répète Paul en regardant fixement son frère.

— Oui !

— Pour un rien qui est tout pour moi, ma seule raison de vivre en homme, la Patrie ! Je lui ai, comme notre père, consacré ma vie. Je ne faillirai pas à mon devoir.

Jean, comprenant qu'il ne pourrait rien contre cette résolution, n'insista pas...



IV

## DEUX FRÈRES :: DEUX DESTINÉES

Un jour, le malheur s'abattit sur la maison du soldat. L'enfant tomba malade. L'indisposition d'abord légère s'aggrava. Un médecin fut mandé.



La mère anxieuse était penchée sur le chevet de l'enfant. Le père, immobile, regardait cette chose affreuse : un enfant malade, une femme qui pleure.

Le docteur ne voulut rien dire devant l'effroi qu'il lisait dans les yeux maternels. Il rédigea une ordonnance, mais la fit suivre de cette recommandation écrite :

*Il est absolument nécessaire de transporter  
immédiatement l'enfant dans le Midi.*

Mme d'Airvault fut épouvantée : avec cet instinct merveil-

leux que possèdent les mères, elle comprit toute la gravité de la situation et s'en ouvrit à Paul.

La pauvre femme s'attendait à la réponse de son mari ; elle connaissait les ressources du ménage et savait trop, hélas, combien elles étaient restreintes.



Pour ne point décourager sa jeune femme, il lui fit entrevoir, au bout d'un peu de patience, la possibilité d'obéir à l'ordonnance.

— Nous nous priverons, ma chérie, si nous pouvons nous priver encore, mais nous arriverons à sauver notre enfant. Je te le jure.

Le lendemain, un nouveau malheur

— ils vont par troupe — s'abattit aussi lourdement. Le capitaine reçut une lettre dont il redoutait chaque jour l'arrivée :

MAISON DURUE  
PRODUITS CHIMIQUES

*Mon capitaine,*

*Nous avons le regret de vous informer que nous ne pouvons attendre plus longtemps le règlement de notre facture montant à francs : 9.874,85. En conséquence, nous prenons la liberté de tirer sur vous fin courant.*

Le capitaine ne crut pas devoir cacher à sa femme la position où il se trouvait. Cette traite, il ne pourrait la payer ; la maison ne consentirait pas à en reculer l'échéance. C'était pour le capitaine se mettre dans une situation difficile, impossible même, il le comprit.

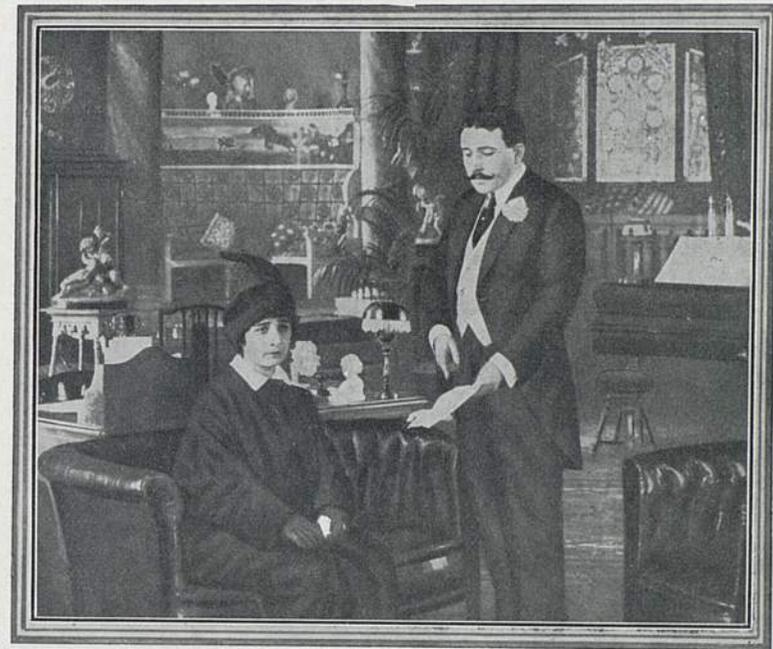
Ce fut Mme d'Airvault qui eut le courage de formuler une opinion.

— Adressons-nous à ton frère. Il est riche ; un prêt ne saurait le gêner, peut-être consentira-t-il à nous aider.

Le capitaine, comprenant qu'il ne pouvait refuser cette alternative de salut, écrivit. La lettre était courte, simple mais déchirante pour qui aurait su la lire entre les lignes.

Elle se terminait ainsi :

*En économisant sur ma solde, je pourrais te rendre ces dix mille francs dans dix ans. C'est un service de frère que je te demande ; je suis sûr qu'en mémoire de notre père, tu me le ren-*



*dras sans conditions ; je ne suis qu'un officier pauvre, mais j'aime mieux le rester que de manquer à mon devoir...*

*Affectueusement à toi,*

*Paul d'Airvault.*

La lettre si douloureuse et si digne du capitaine trouve Jean sur le point de partir avec sa femme, pour une de ses soirées parisiennes qui se terminent au matin, dans les restaurants de nuit.

Il crayonne un pneumatique, le fait mettre à la poste et entraîne sa compagne.

Le lendemain, Paul recevait la missive :

*Mon cher Paul,  
Viens demain, chez moi, à trois heures;  
nous parlerons de ton affaire.  
Fraternellement tien,*

*Jean.*

Mais, le lendemain, le capitaine Paul est mandé au Minis-



tère pour une affaire de service; et c'est sa femme, Madeleine, qui se rend chez Jean.

Jean la reçoit immédiatement; mais dès l'entrée de Mme d'Airvault, il a remarqué les traits ravagés de la jeune femme, le profond désespoir de ses yeux.

— Qu'avez-vous, ma chère Madeleine?

Malgré son courage, Mme d'Airvault éclate en sanglots.

— Notre enfant est très malade. Nous sommes à bout de ressources. Qu'allons-nous devenir!

Jean, affectueusement penché sur elle, la console.

— J'ai là le moyen de vous tirer pour toujours d'ennui. Tenez.

Et il donne à sa belle-sœur un papier qu'il tire d'un tiroir de son bureau.

Mme d'Airvault lit à travers ses larmes :

*Otto Leepmann s'engage à verser au capitaine Paul d'Airvault un million fin courant, pour prix de la formule de la nouvelle poudre dont il est l'inventeur.*

*Otto Leepmann.*

— Je n'ajouterai qu'un mot à l'offre que je vous fais, Made-



leine : c'est votre devoir d'épouse et de mère de sauver la vie de votre enfant et d'assurer l'avenir de votre famille, compromis par les scrupules d'un rêveur généreux.

Otto entre à ce moment; il salue profondément la jeune femme et Jean le présente à sa belle-sœur, la mettant ainsi à même d'obtenir confirmation de l'offre qu'elle emporte; mais elle se tait et prend congé des deux hommes...

Entre Paul et sa femme une scène déchirante a lieu. Le père

s'est effacé devant le soldat et il a repoussé, avec indignation, l'offre odieuse qui lui était faite.

Alors, Madeleine est tombée à genoux, suppliante, affolée, terrible aussi, comme une mère qui défend la vie de son enfant.

— Mon petit se meurt!... Il lui faut du soleil! C'est sa vie que je défends!

Le capitaine résiste encore, mais on apporte un pneumatique, il est de Jean.

*Je t'en conjure, mon cher Paul, réfléchis à ma proposition. Tu tiens au bout de ta plume la santé de ton fils, la joie de ton foyer, la gloire, la fortune. Signe la lettre que j'ai remise à ta femme et demain tu seras riche.*

*Jean.*

Cette lettre donne de nouvelles forces à Madeleine. Sa parole devient plus âpre :

— Tu n'as pas le droit de refuser le secours qui nous arrive. Tu n'as pas le droit de laisser mourir ton enfant.

Le capitaine lutte encore; mais il sent que cette lutte touche à sa fin, que sa femme en sortira victorieuse ou qu'elle cessera pour toujours d'être l'être aimant et dévoué sur lequel il comptait. Il sent que la rancune se glissera dans ce cœur si pur et que son bonheur domestique sera ruiné. Il sent aussi qu'elle a raison, qu'il ne peut laisser son enfant végéter et peut-être mourir, faute d'argent pour le soigner...

Il met fin à la scène douloureuse par un geste de découragement et s'enferme dans son bureau.

Il n'hésite plus. Le cœur du père et de l'époux fait taire le cœur du soldat. Il se met à table et commence à écrire : les cœurs les mieux trempés ont leur défaillance.



*Monsieur le Ministre,  
J'ai l'honneur de vous adresser ma démission de capitaine...*

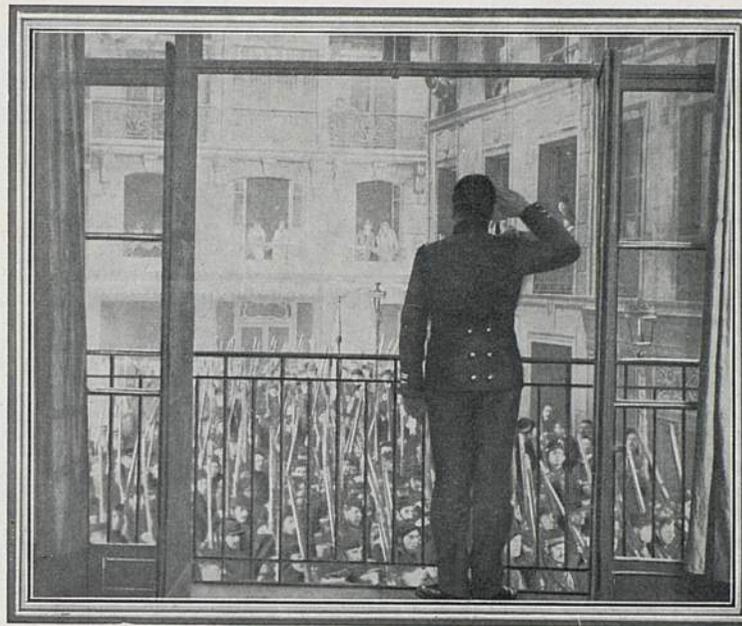
Mais, la main s'arrête.

Un bruit lointain vient de naître, grandit et se rapproche.

C'est une musique militaire dont les accents émeuvent la rue. Les fenêtres s'ouvrent.

Le tumulte des cuivres et des tambours augmente. Le bruit des pas, rythmé par la musique, augmente, pareil au bruit de la mer.

Le capitaine Paul se lève; son regard tombe sur le portrait



de son père, qui fut toute sa vie un soldat loyal, à la probité impeccable. Pensif, le capitaine se dirige vers la fenêtre qu'il ouvre d'un geste résolu.

Le régiment passe, précédé et suivi par des ouvriers, des citoyens dans l'âme de qui chante de l'héroïsme.

Le capitaine Paul d'Airvault va-t-il défaillir? Va-t-il envoyer cette démission qui l'élimine de l'armée?

Non!

L'âme de la patrie vient de le ressaisir, l'âme de la patrie dont le drapeau flotte en ce moment au-dessus du régiment qui passe, salué par la population.

D'un geste large, bref, le capitaine Paul fait le salut militaire...

De son lit, l'enfant a, lui aussi, entendu la musique ; il veut voir : sa mère l'enveloppe dans une couverture et l'amène aux côtés de son père.

Lui aussi est ému ; dans son regard où il n'y a plus de fièvre pétillante le contentement, la joie.

La crise est terminée. Le devoir a repris possession de l'âme du soldat, de l'âme de la femme qui a compris que la tunique du soldat et la robe du prêtre s'endossent pour toute la vie.

Le capitaine Paul d'Airvault déchire sa démission et Mme d'Airvault, d'un geste résolu, sans un mot, entraînée par le sentiment plus fort du devoir, brûle elle-même la proposition écrite d'Otto Leepmann.



Pour la Publicité et Annonces dans la Notice

S'adresser : 3, Rue Caulaincourt, de 4 à 7 heures



Carmen VILDEZ Phot. Manuel

# QU'AS-TU FAIT DE MON CŒUR ?

DE

G. MILLANDY & L. AMOUROUX

Moderato 12 Valse chantée

Qu'as-tu fait de notre amour? — Qu'as-tu fait

de ma jeunesse? Du pays de Tendres — Sommes-nous déjà de re-

tour? — Faut-il donc, en un seul jour, — Oublier toute une vie?

O méchante jolie, Qu'as-tu fait de notre amour? —

En tes mains de femme, J'avais mis mon cœur tremblant; —

— Je croyais qu'après de ton âme, Il battrait éter-

Copyright by Costallat et C<sup>ie</sup> 1913.

**Le plus Grand Succès de la Saison**  
La dernière création de Carmen VILDEZ

**COSTALLAT & C<sup>ie</sup>, Editeurs, 60, Chaussée-d'Antin, 60, PARIS**



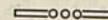
Mlle **DUCOURET**, du Théâtre Marigny

*Petit chapeau paille, liseré loutre sur bord satin  
Garniture de Numidie*

**Création Odette MARESCOT, 29, Avenue de l'Opéra, PARIS**

# CARILLON WESTMINSTER

Reproduction parfaite du célèbre Carillon  
de l'Abbaye de Westminster, à Londres



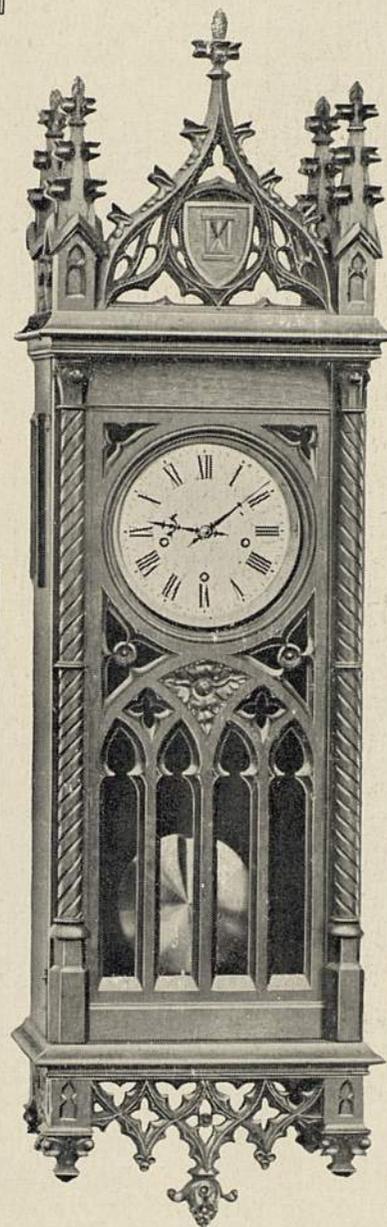
**DUPIN & STREMBEL**

Fabricants

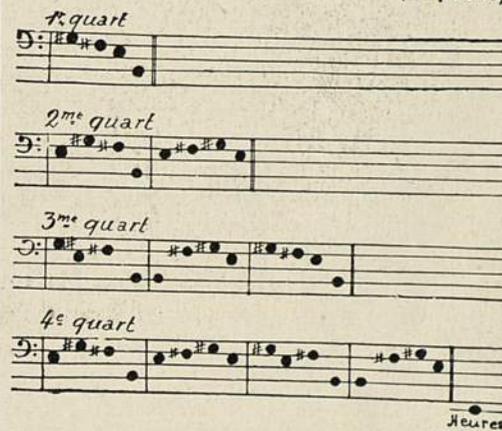
21, RUE DU PONT-NEUF  
PARIS

Seule Marque déposée n'ayant aucun  
rapport avec les imitations sans valeur

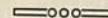
**ÉBÉNISTERIE D'ART  
FABRICATION FRANÇAISE  
HORLOGERIE GARANTIE**



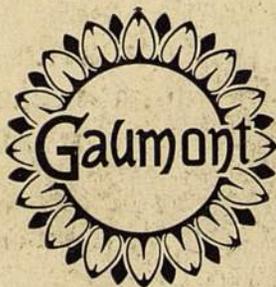
Notation de nos Carillons  
(Déposée)



**Catalogue FRANCO sur demande**



Téléphone : 137-18 □ Facilités de Paiement □ Téléphone : 137-18



IMPRIMERIE  
DE LA SOCIÉTÉ DES  
ÉTABLISSEMENTS GAUMONT  
PARIS  
(XIX<sup>e</sup>)



S12 V 7.4